

valérie jessica laporte

# asymétrique







valérie jessica laporte

# asymétrique

 Libre  
Expression



*Un jour, j'ai eu si peur de mes mots que j'ai cessé de les utiliser. Pour ne pas qu'on me force à les remettre en fonction, je me suis sauvée. J'ai rasé mes cheveux et, cachée sous les traits d'un garçon, j'ai pris le temps d'explorer le corps, celle qui vit dedans et le cerveau qui tente tant bien que mal de maintenir un semblant d'harmonie entre les factions.*

*Quand la vie précédente m'a rattrapée, j'ai résisté. J'ai paniqué et j'ai reculé au moment où une voiture passait. Lorsque je me suis envolée, j'étais molle, mais ensuite, j'ai senti tous les fils du pantin-moi se casser. Ensuite, il a fallu me réparer.*



## Imprévisible

Je n'avais pas parlé depuis deux ans, trois mois et neuf jours.

Lorsque j'ai consenti à fabriquer à nouveau des mots sonores, ils ont remonté la trachée en s'agrippant aux parois, craintifs, paniqués. Pressés par l'urgence, ils ont griffé ma gorge pour s'extraire. Les cordes vocales ont tenté un rapprochement presque oublié et l'avertissement a jailli. Le-plus-prévisible-des-prévisibles avait failli cesser de l'être et j'avais pu l'en empêcher.

J'étais déjà chargée de ressorts lorsque ça s'est passé. Un élève briseur d'objets pour le plaisir avait encore sévi et une fenêtre de la classe avait volé en éclats. On nous avait tous sommés de demeurer immobiles durant le nettoyage des fragments de verre. Des bruits de frottement, grinçants et aspirants, s'étaient succédé et avaient épuisé ma réserve de tolérance. Le concierge, intrus-nettoyeur, avait étalé un mince plastique pour remplacer



temporairement notre séparation d'avec l'extérieur et s'en était retourné.

Madame-cinq-tons a maladroitement tenté de reprendre le contrôle de son horaire bousculé quand le-plus-prévisible-des-prévisibles, dont le transport avait encore eu du retard, est entré. Agile, silencieux, il a emprunté son trajet habituel, validé par sa longue canne blanche, oscillante. Il a cette routine, les jours clairs, d'utiliser une minute de réserve de soleil avant de rejoindre son espace de travail. Il se soulève chaque fois, appuyé à la fenêtre, pour s'imbiber de l'énergie chaude, il la respire avec son dos comme pour faire fondre un peu de l'astre en lui, telle une pile. J'ai envie de l'imiter, lui, mais je n'ose pas. Je suis l'invisible et je veux le demeurer. Aujourd'hui, il faisait soleil. Il allait le faire et j'étais la seule qui semblait avoir conscience de cette séquence entamée. J'ai espéré qu'il ajouterait un nouveau morceau d'action, une vérification supplémentaire à son trajet, mais c'est une réflexion gaspille-temps que d'imaginer des faussetés. Il s'agissait du personnage le plus cyclique que je connaisse, donc l'avenir, à moins d'une intervention extérieure, était quasi certain. Il allait se mettre à risque de chute. Je déteste quand les êtres vivants souffrent, et c'est pire si leur souffrance en fait par la suite souffrir d'autres, et pire encore si j'ai le regret de n'avoir prévenu personne alors que j'ai tout vu. C'est exponentiel, comme une réaction en chaîne, et ça rend leurs comportements instables. Peut-être que je suis gentille ou peut-être que je n'aime pas les changements, simplement. Je

ne sais pas. Je préférerais être gentille, mais ce n'est pas une donnée vérifiable.

Tous mes morceaux-alertes étaient déjà activés à la suite du bouleversement du bris et de la réparation. Jumelé à la perte d'habitude de l'utilisation de la fonction voix, le son qui s'est extrait de moi a été particulièrement discordant. Il a tout de même soutenu mon intention, car non seulement l'humain visé par le cri, mais tous les autres aussi se sont arrêtés de bouger. L'accident potentiel a été annulé par moi, par ma voix échappée.

J'ai immédiatement regretté de m'en être servi et j'ai cherché de ma main gauche le Ctrl-Z, l'annulation de l'action me permettant un repli en zone sécuritaire. L'absurdité du réflexe ne m'a pas fait rire. Je venais d'ouvrir la brèche, j'allais devoir assumer. Comme mon abdication était attachée-coincée avec secourir un humain, ça a remis un peu plus près de l'horizontale la balance de gestion des choses intenses. Le bon-intense, même s'il avait été bref, était important. Il contrecarrait, pour l'instant, la force lente et étendue du mauvais-intense, mais celui-ci entraînerait certainement des conséquences à long terme.

Il y a eu un flottement-pause d'exactly quatre secondes et demie durant lequel les bruits de papiers, gommes à effacer, chaises, reniflements et bavardages ont cessé. Les premiers sons réintroduits ont été les souffles soudain relâchés de tous ceux qui avaient coincé leur air en réserve dans l'attente d'une suite. Je parlais, il y aurait un changement, de la nouveauté. La majorité des gens

aime les changements, contrairement à la majorité des autres choses qui vivent, comme les animaux, comme les plantes, et comme moi.

C'est madame-cinq-tons qui a prononcé la première phrase brise-flottement.

— Tu m'as fait sursauter !

Ensuite, à l'aide de quelques expirations saccadées, elle a tenté un rire réticent. Cela semblait meubler la période dont elle avait besoin pour décider quelle attitude elle devait adopter avec moi maintenant que j'étais devenue une humaine parlante. Elle a attrapé son stylo, l'a fait cliquer deux fois et l'a lancé sur son bureau lorsqu'elle a réalisé que la situation la plus urgente n'était pas de gérer mon retour communiquant, mais bien de s'assurer que le-plus-prévisible-des-prévisibles irait bien et qu'il n'allait pas reprendre le mouvement entamé.

Je savais qu'à partir d'aujourd'hui rien ne serait plus pareil. Des bribes de conversations-interrogatoires-pièges ont commencé à s'étendre en arborescence. Entre eux, les autres élèves partageaient déjà la nouvelle, même s'ils en avaient tous été témoins ; je parlais. L'invisible, la silencieuse n'existait plus.



Dans cet établissement, tous les *défectueux* sont dans la même classe. Une classe adaptée, un tout petit groupe. On peut nous mettre tous ensemble parce qu'une école secondaire, c'est bien plus peuplé

qu'une école primaire, donc ils peuvent réunir plus facilement les compliqués en un paquet condensé. Ils prennent moins de place ainsi que s'ils étaient éparpillés à travers les normaux. Je n'aime pas prendre de la place.

Selon moi, ce n'est pas notre groupe qui est adapté, c'est madame-cinq-tons. C'est une humaine modulable. Le jour de la rentrée, ses tonalités vocales étaient neutres-joyeuses. Ensuite, elles se sont rapidement séparées en cinq branches distinctes. Je crois que madame-cinq-tons classe aussi les gens, comme j'ai l'habitude de le faire. Mais elle les classe par voix et débit. Par la suite, elle tente d'équilibrer sa classification pour amener les interactions à un point d'équilibre en modulant son ton de voix à elle, en adoptant un ton contraire à celui de son interlocuteur, elle fait contrepoids. Pour ceux chez qui les mots s'échappent éparpillés, elle ralentit et organise. Pour ceux chez qui les mots hésitent, elle s'enthousiasme et motive.

Avec moi, son ton n'a jamais été stabilisé, dans la mesure où elle était en exploration constante. Elle a probablement besoin de rétroaction-ton pour trouver ses repères et elle ne pouvait en obtenir de ma part puisque, jusqu'à maintenant, elle n'avait jamais reçu mon son frappant ses tympans. Aujourd'hui, madame-cinq-tons venait justement d'utiliser un nouveau ton pour moi, en réponse, sans doute, à mon cri d'alarme. Un ton avalé a donc été choisi. Il était incomplet, ce ton, je ne croyais pas qu'elle allait l'ajouter aux cinq de base.

Habituellement, je déteste l'hypocrisie des changeurs de voix, ce sont des caméléons-cache-vrai. Cependant, madame-cinq-tons paraît recourir à cette technique comme un outil à la disposition des élèves. Étant donné que cet *à semblant* ne sert pas ses propres avantages, j'ai décidé que j'allais le tolérer et ne pas le classer dans le compartiment des mensonges. Pour l'instant.

Mais dans la classe, ce n'est pas l'enseignante qu'on nous a affectée qui m'intéresse réellement. Elle rabâche si souvent les mêmes informations que, si je ne veux pas emprisonner ma tête dans une boucle, je dois occuper les cases de mon esprit à des tâches plus stimulantes. Observer le-plus-prévisible-des-prévisibles et son accompagnateur est assurément plus captivant. Ils forment un duo saugrenu, illogique. Depuis mon premier jour dans cette école, ce sont eux qui meublent mes pensées.

Les facultés visuelles du garçon sont déficientes. Il possède deux yeux, mais leur fonctionnement est altéré. Plusieurs personnes sans- nuances le nomment *l'aveugle*. C'est une paresse dans la définition parce que certains éléments de l'environnement se dévoilent à lui, cependant, il doit travailler fort pour les traduire en renseignements utiles. Il doit, depuis de très minces indices, reconnaître ce qui l'entoure et interagir avec. À partir de presque rien, il doit bâtir ses références, s'en souvenir, s'en servir. Il ne peut jamais se relâcher, il n'est jamais mou, jamais adviennent-que-pourra, jamais imprévisible.

Mais par-dessus tout, plus important que ce qu'il a mis en place par nécessité, je le soupçonne d'être

fasciné par l'ordre et la logique. Cela va bien au-delà du fait qu'il en a besoin pour être opérationnel.

Chaque matin, il commence sa présence à son pupitre en déposant son sac à dos sur ses genoux, ensuite, il compresse délicatement le fermoir principal entre son pouce et son index pour en entamer lentement l'ouverture. Pour toute la période correspondant aux deux tiers de cette ouverture, si le bruit des dents du fermoir se retrouvait sur une partition pour percussions, l'espace temporel entre chaque note frôlerait probablement la perfection. Au dernier tiers, il accélère d'une courbe me faisant retenir mon souffle jusqu'à ce qu'il parvienne à la fin et qu'il interrompe son mouvement empreint d'une volonté théâtrale.

Il arrive que sa minuscule symphonie soit sabotée par une humidité adhérente ou un fil brise-rythme, et lorsque cela se produit, sa journée est gâchée, et la mienne, teintée de grisaille. Heureusement pour nous deux, il s'agit d'exceptions. Son sac ouvert et ayant émis le son quasi parfait, il est saisi chaque fois d'un petit tremblement qui le fait momentanément rapetisser en largeur. Il peut dès lors en extraire les objets pour les déposer sur son espace de travail. Ce n'est qu'une fois que tous ses outils ont rejoint leur emplacement prévu qu'il balaye délicatement l'ensemble en mesurant de ses doigts les zones séparant les éléments. Satisfait, il allonge ses phalanges en les compressant les unes contre les autres comme dans une mitaine rigide, sa main bien droite, l'auriculaire vers le bureau, le pouce vers le haut et sa paume tournée vers lui. Du

dos de sa main, il effleure l'installation pour s'assurer que chaque objet démarre sa disposition à distance égale du bord du bureau. Il crée. Il crée pour lui de l'art-organisation en cachette, dissimulé derrière son handicap visuel, il se fait plaisir et savoure l'ordre et la logique. Plus l'ensemble est harmonieux, plus il respire profondément tout au long de la journée. C'est si achevé, cohérent et beau.

Un matin pluvieux et grinçant, son fermoir de sac a été secoué de spasmes interrompant toute possibilité de fluidité. Patient, égal, calme, il l'a remis en position de départ et a recommencé, plusieurs fois. Les échecs se sont empilés et il a éclaté en sanglots. On s'est aussitôt précipité tout autour de lui pour le consoler, en l'assurant qu'on comprenait que ce n'est pas toujours facile de ne pas voir correctement. Il a nié et s'est défendu :

— Ce n'est pas ça, le problème !

Mais il n'avait pas envie d'expliquer. Il a utilisé sa méthode habituelle pour dissiper l'attention, il a généré une blague.

— Il pleut dehors, alors je contribue à la pluie avec mes yeux, comme ça, ils servent à quelque chose.

Sa stratégie a fonctionné. Il a fait rire les autres et a pu continuer en paix sans avoir besoin de partager l'émotion qui l'habitait. Ça me démangeait de lui glisser subtilement que j'avais compris son ressenti, mais lui et moi étions dans des bulles séparées. Je ne voulais-pouvais pas parler, et je ne savais pas si j'allais un jour en être capable. Et il ne pouvait pas recevoir discrètement un petit mot de moi

pour le lire. J'ai considéré ma compréhension de ce qu'il vivait comme un secret unilatéral.

Le-plus-prévisible-des-prévisibles dévoile rarement ses émotions, mais lorsque ça arrive, on s'élançe pour le soutenir, et dans ces contextes, il réagit avec la même combinaison de signes physiques que s'il devait reprendre un travail du début. Ce fait m'intrigue. En l'observant, j'ai réalisé qu'il affiche aussi cette attitude si une activité est difficile à adapter à sa condition. Je pense que d'être aidé lui donne l'impression de reculer. Il désire probablement se rapprocher le plus vite possible du mode autonome, et démontrer des faiblesses risquerait de ralentir sa course. Cette théorie me fabrique des émotions avec du respect dedans. Peut-être que c'est parce qu'il espère tellement réussir tout seul qu'il ne réagit pas au fait que son accompagnateur est particulièrement incompetent.

Le-plus-prévisible-des-prévisibles bénéficie d'une assistance partielle autonome. Parfois, il est accompagné, parfois, il ne l'est pas. Ça veut aussi dire qu'on installe plein de moyens autour de lui pour qu'il puisse ensuite avoir moins besoin d'aide. Pour ce faire, il faut qu'on lui décrive avec précision tous les détails de l'environnement dans lequel il doit vivre cette année. Les descriptions de l'accompagnateur sont fades, inexactes et imprécises. Je corrige silencieusement chacune d'entre elles en choisissant les termes les plus clairs possible.

Malheureusement, cette habitude a exposé le fait qu'assembler des mots écrits était presque aussi périlleux que si je les généraïs à l'aide de ma voix.



Je croyais que les mots écrits ne fabriquaient pas des gens fâchés contre moi. Étant donné que je les percevais confortables et sécuritaires, j'ai sans doute relâché la vigilance-censure et ils sont devenus ma nouvelle voix, celle qu'on permet.

Lorsqu'on nous a demandé de composer un texte sur un potentiel métier que nous nous imaginions exercer, j'ai tout de suite pensé à être accompagnatrice pour les personnes avec des yeux brisés. Une vague de moi qui serait compétente et excellente, utile ! m'a enjoué tout l'intérieur. Un grand cylindre qui chatouille a pris place sur le devant de moi, sur toute la portion du cou à la taille, et j'ai décrit avec enthousiasme à quel point je serais bien plus efficace que l'accompagnateur du plus-prévisible-des-prévisibles.

Moi, je saurais ne pas oublier la moitié des détails importants des descriptions. Moi, je saurais nommer chaque obstacle, chaque solution, chaque changement et je ne tiendrais pas pour acquis que celui que j'aiderais boucherait les trous avec des informations justes. Moi, je saurais le comprendre et je ne le traiterais pas en petit enfant. Moi, je serais tellement meilleure que lui, il est si mauvais.

On a demandé à rencontrer mes parents. Il y a eu des mots de description néfastes au moment où ils ont parlé de moi. Avant même la fin des explications, dans le bureau du directeur, mère-aride a reculé dans sa chaise et a avancé ses bras, pliant ses poignets à quatre-vingt-dix degrés comme lorsqu'on repousse une chose, qu'on la tient à distance, mais

qu'on n'a pas besoin de fournir un réel effort pour que ça fonctionne.

— Le naturel revient au galop.

Les expressions et les proverbes me lancent souvent des images étranges à trier. J'ai vu une moi revenir en courant dans la poussière, comme dans un western, et reprendre possession de mon corps, envahir ma tête. J'ai vu les mots dits se fusionner aux mots écrits pour me bâillonner tout autant par leur maladresse. J'ai vu ce cheval au galop partager son mors avec moi, m'obliger à me taire plus encore, et je me suis dit que, si j'empruntais également les œillères, je pourrais ignorer l'environnement et seulement flotter. Alors j'ai aussi pensé cesser d'écrire, pour me museler avec plus d'efficacité. Comme ça, peut-être que cet apeurant *naturel* repartirait en galopant de plus belle dans la direction opposée et qu'on allait enfin arrêter les reproches envers moi.

C'était la semaine dernière. J'envisageais de tenir longtemps cette résolution. Plus jamais on ne me forcerait à quoi que ce soit. Mais aujourd'hui, j'ai tout ouvert. Les mots se sont échappés, et je présume qu'ils ont un peu voulu se faire pardonner pour tous les problèmes qu'ils m'ont fait affronter parce que, même si j'ai peur et que je sais que je viens de tout faire changer et de sortir du dôme-paix, je crois que d'avoir aidé le-plus-prévisible-des-prévisibles à le demeurer était plus important.



## 832 jours

Huit cent trente-deux jours, c'est beaucoup de jours. C'est le nombre de jours durant lesquels j'avais gardé le silence. Au moins, cette phase de vie ne s'était pas interrompue sur un affreux nombre premier, ou pire encore, un nombre premier se terminant par trois. Ça aurait été plus difficile que ce ne l'est déjà d'accepter de transférer vers une nouvelle portion de moi ayant réactivé les mots si ça avait été le cas.

J'appréhendais mon retour à la maison. Lorsque mon père saurait que je parle à nouveau, il voudrait avoir des morceaux de mes mots pour lui, et si je ne lui en accordais pas, il allait croire que j'aimais d'autres personnes et pas lui. Les humains mesurent souvent l'amour avec ce que l'on offre et ils se sentent obligés de constamment comparer et calculer la quantité reçue. C'est une porte grande ouverte aux fraudes affectives. Il suffit de donner des objets ou des denrées précieuses comme le

temps à quelqu'un pour lui faire évaluer différemment la qualité d'un lien créé.

J'avais peur. Je n'aime pas les changements d'étape. Lorsqu'une étape se ferme, comme celle sans les mots, il faut bien la réviser pour la clore avec les bons renseignements. J'ai repensé aux cinquante-neuf premiers jours de mon silence, durant lesquels personne n'avait tenté de me forcer à vomir des mots. Cela avait été possible en partie parce que personne ne pouvait savoir avec certitude que je les avais avalés puisque le fait de m'enfuir et de me cacher dans une autre province m'avait permis de remplacer instantanément tous les humains interactifs par de nouveaux humains ne possédant pas de données sur moi, des inconnus. J'en avais aussi profité pour donner la permission à moi qui vis dans moi de ne pas tenir compte de toutes les informations qu'elle pensait détenir. C'est ainsi que j'avais découvert que j'étais autiste et que ma mère n'avait pas voulu ajouter cette information à la description de son enfant.

Elle ne tolérait pas de posséder quelque chose de brisé. C'est comme pour la couverture du chien, chaque fois qu'elle devenait un peu abîmée, elle la remplaçait par une nouvelle que le chien n'aimait pas, mais il s'y habituait et se remettait à la promener partout, ce qui l'usait et faisait qu'il s'y attachait, et ensuite tout était à recommencer. Mais des enfants, c'est trop long à fabriquer, ça coûte cher et ça met des années à fonctionner, alors il ne faut pas que ça brise ou que ça fonctionne mal dès le départ parce qu'on est presque obligés de les garder même

s'ils sont défectueux. C'était donc plus facile pour elle, j'imagine, de faire comme si la problématique n'existait pas, vu que de toute manière, elle ne pouvait rien y faire. C'était logique, mais je recevais des informations partielles à cause de cette logique, et je n'aime pas ça, les trous volontairement causés dans les renseignements qu'on me donne.

Mon été d'exploration-fugue m'avait fait découvrir que de vrais êtres humains dont ce n'est pas l'obligation de le faire pouvaient m'aimer. J'avais réussi à avoir un ami. Je ne sais pas si on a le droit au mot *réussite* si une autre personne fait tout le travail pour nous, mais comme je ne l'avais presque pas empêché de le faire, j'avais envie de décider que oui. Mais je n'ai pas pu tester si ça se pouvait aussi avec des mots, d'avoir un ami, alors les mots ont continué à me faire très peur et c'est une des raisons pourquoi je ne les avais pas réinstallés jusqu'à aujourd'hui.

La journée où on m'a retrouvée, la répulsion à l'idée qu'on envisagerait de me faire reculer dans la case d'avant, celle avec des mots, m'avait fait briser le pantin-moi. C'est un geste sans-le-faire-exprès-au-complet, comme lorsqu'on veut une chose inconsciemment et que la chose qu'on veut choisit un chemin secret du cerveau pour exister. Sentir qu'on m'arracherait le mot *liberté* que je venais tout juste de commencer à découvrir-goûter avait causé un embouteillage monstrueux dans les émotions qui fracassent. La seule solution avait été de déchirer les fils qui permettaient qu'on me maintienne attachée.



« Habituellement, je déteste l’hypocrisie des changeurs de voix, ce sont des caméléons-cache-vrai. Cependant, madame-cinq-tons paraît recourir à cette technique comme un outil à la disposition des élèves. Étant donné que cet à *semblant* ne sert pas ses propres avantages, j’ai décidé que j’allais le tolérer et ne pas le classer dans le compartiment des mensonges. Pour l’instant. »

Rapatriée après une fugue épique, une préadolescente différente choisit de vivre avec celui qu’elle appelle maintenant « père-clé », car il est devenu pour elle l’accès vers une nouvelle tentative d’entrer en relation tant avec les humains qu’avec sa propre enveloppe. Elle se découvrira des habiletés insoupçonnées et s’efforcera de synchroniser tête, corps et liens. Instable et pénible, mais parsemé de réelles joies, son apprentissage culminera avec une prise de conscience bouleversante.



**VALÉRIE JESSICA LAPORTE** vit au Saguenay. Photographe, designer graphique et créatrice de contenu sous l’enseigne Bleuets atypique, elle est connue pour sa volonté de construire des ponts entre le monde des neurotypiques et le sien, celui des autistes. Porte-parole de la Fédération québécoise de l’autisme, elle est l’auteure de *Méconnaissable* (2020), lauréat au Festival du premier roman de Chambéry.

ISBN 978-2-7648-1604-2

